



GRANDEUR NATURE

une **performance in-situ**
conçue par **Anne-sophie Turion**

création 2020

Diffusion :
Actoral,
bureau d'accompagnement d'artistes

2



[...] En travers de la rue un frigo échoué, une voiture retournée, ce muret là effondré. Et le portail ici : disparu sous la boue.

Et plus Rolland marche et moins il comprend le scénario du film catastrophe dans lequel il s'est réveillé. Il va comprendre, mais plus tard, en remontant vers là-haut.

DISPOSITIF

- je suis équipée d'un micro-cravate
- les spectateurs-trices ont des casques (ma voix leur parvient via ces casques)
- les habitant-e-s ne parlent pas, ils sont figurants

I Résumé

Grandeur nature joue avec un fantasme qui nous a tous traversé un jour ou l'autre : avoir le pouvoir, pour un instant, d'accéder à la vie intime de tel ou tel inconnu croisé au hasard d'une rue, d'un rayon de supermarché ou de bibliothèque.

Entre déambulation audioguidée et performance, *Grandeur nature* propose une expérience radicalement intime du territoire. Équipé de casques audio, le public plonge dans les vies des habitants croisés sur le chemin. Tandis que le paysage défile en travelling, je deviens la voix off d'un film qui s'orchestre en direct : figurants complices, les habitants apparaissent et disparaissent au gré de notre marche, se laissant sciemment "épier" dans leurs activités routinières tandis que je dévoile en off des bribes de leurs histoires. La mise en scène se glisse si bien dans le réel qu'elle pourrait passer inaperçue : territoires intimes et territoire commun se rejoignent pour nous faire basculer dans une "réalité augmentée" troublante, à la fois théâtrale et totalement quotidienne. Entre pudeur et dévoilement, la mise en récit des mondes intimes des habitants provoque une lecture inattendue du paysage ; c'est à travers leur vécu, leurs habitudes, leurs anecdotes personnelles que se découvre l'histoire sociale et urbaine du territoire.



Virginia Woolf

UN TIREUR D'ÉLITE VENU S'ENTRAÎNER AU STAND DE TIR
(PHOTO PRÉCÉDENTE),
UN GROUPE DE TAI-CHI,
UN OUVRIER RETRAITÉ DEVENU AQUARELISTE,
UNE COLLECTIONNEUSE DE CANETTES DE BIÈRE,
UN CHASSEUR QUI GUETTE LES MEUTES DE SANGLIERS PAR VIDÉO-SURVEILLANCE
...

15 habitant·e·s figurant·e·s apparaissent
dans la version marseillaise.

Le récit se construit également autour de figures absentes :
leur histoire, leurs anecdotes ou leur souvenir de tel ou tel lieu
qui a changé ou disparu modifient eux-aussi, à la manière, nos
perceptions du paysage.

■ Creux d'oreilles

L'audioguidage (micro-cravate pour moi, casques pour le public) me permet une adresse intime, qui se dépose au creux de l'oreille des spectateurs·trices. L'expérience est collective (nous marchons en groupe) mais silencieuse et introspective. Non théâtrale puisque non portée, ma voix - son débit, son ton - se rapproche d'avantage d'une voix *off* de cinéma. Jouant avec ce potentiel cinématographique sans m'y installer tout à fait, j'alterne adresses directes au public et parole "flottante". L'effet de proximité enveloppante créé par le dispositif me permet de rester quoiqu'il en soit au plus proche du public. Le réel se laisse percevoir avec une distance inhabituelle : paysages et habitant·e·s semblent parfois appartenir à une autre dimension.

■ Réalité augmentée

Croisés au hasard des rues, attendant le bus, rentrant des courses, faisant du sport ou tout autre activité routinière, les habitant·e·s se laissent "épier" par le public. Ils deviennent les figurants d'un réel orchestré comme un scénario, suivant une partition dont la précision ne peut que relèver de la fiction :

[...] il est 17h
et comme chaque jour à 17h Patricia Antin et
Michelle Arnaudet se rejoignent au parking
pour faire le reste du chemin ensemble

[...] Là-bas c'est Pierre Penisi,
il vient déposer son matériel à l'entrepôt

[...] Florent Bernard vient promener son chien
ici tous les jours ; il sort du travail à 16h,
achète trois bricoles pour le dîner chez
Casino, passe chez lui chercher Loyd et
arrive au parc pour 17h [...]



Tandis que leurs histoires sont racontées en *off*, les habitant·e·s poursuivent leurs actions quotidiennes, apparaissant ou disparaissant au gré de la marche.

Difficile de percevoir les multiples aménagements intimes qui innervent nos villes modernes ; les routines de ceux qui le traversent quotidiennement disparaissent dans la fourmilière. Dans *Grandeur nature*, cette partition habituellement invisible devient étrangement lisible. Le temps de la performance, nous basculons dans une forme de réalité augmentée, de *sur-réalisme*.





Prendre le pouls

Opérant des allers-retours entre sphères intimes descriptions de paysage, *Grandeur nature* ressemble à une sorte de bulletin météo émotionnel. Passant d'une histoire à une autre au hasard du parcours, traversant sans transition les vies et les quotidiens, le public perçoit les turbulences des mondes intérieurs des un·e·s des autres.

Prenant la forme d'un monologue, le texte se compose à partir des histoires collectées auprès des habitant·e·s. Reposant sur un fort ancrage documentaire, ces récits comportent néanmoins des points de fiction, d'interprétations, de projections. Selon les personnes et ce qu'elles me confient, le récit prend des tournures et des registres contrastés. Il survole des périodes entières de vies ou plonge profondément dans une anecdote précise. Il passe de la légèreté à la gravité : petites habitudes ou inquiétudes existentielles, anecdotes incongrues ou tragédies personnelles...

Ne cherchant nullement à lisser ces contrastes, la narration en fait au contraire sa dynamique : elle est pensée comme une forme de "chorale intériorisée". À travers ma voix sont convoquées de intimités multiples, disparates, paradoxales. Je tisse mes pensées (énoncées à la première personne) avec celles des autres (énoncées à la troisième personne. De temps à autres, ma façon de parler se laisse teinter de leur façon de parler, de leurs expressions, de leurs intonations. Portés par moi, ces récits accompagnent les présences des habitant·e·s en créant entre le public et eux-elles un rapport de proximité ambigu : sans dire un mot, iels se dévoilent, se confient à nous et *incarnent* pleinement leurs histoires. Sans leur parler, nous les rencontrons intimement. Les lieux, quant à eux, se teintent d'une étonnante familiarité ; ils sont chargés de vécus. Nous *prenons le pouls* du territoire.







| Paysages intimes, paysage commun

Grandes avenues ou impasses, parkings, terrains vagues, zones résidentielles, abords de centre commercial : la marche traversera des lieux aux identités et usages contrastés. Le choix du parcours et des lieux d'apparitions des habitant·e·s est essentiel et déterminant ; mon désir ici est d'*ancrer* pleinement l'écriture dans les spécificités historiques, urbanistiques et sociales du territoire pour/dans lequel il est créé.

La forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel (c'est Baudelaire qui le dit). Parcourant les rues, nous parcourons aussi le temps : par les récits croisés de différentes générations d'habitant·e·s (de l'adolescent au retraité qui a vu le quartier se métamorphoser), des endroits disparus resurgissent, d'autres s'inventent. Passant par l'échelle du temps humain (une vie), la performance met en jeu le temps urbain ; l'histoire passée et l'avenir imaginé du quartier, ses mutations, ses cicatrices et ses (re) constructions, ses membres fantômes et ses formes à venir.

Circulant entre paysages intimes (ceux des habitant·e·s) et paysage commun (l'espace public), *Grandeur nature* fait ainsi des histoires personnelles un prisme précis et incisif pour regarder l'histoire d'un quartier.



ANNEXE



Informations pratiques

Temps de création in-situ :

3 à 4 semaines

Equipe de tournée :

Anne-Sophie Turion (3/4 semaines), regard extérieur (2 jours)

Prix de cession (incluant temps de résidence et 2 représentations) :

5300 euros

NB : si possible en fonction des mesures sanitaires, les représentations se clôturent avec un temps de rencontre informelle avec les habitant.e.s. Les frais de bouche correspondants sont inclus dans le prix de cession.

Jauge :

40 personnes max

Equipement technique :

(non inclus dans le prix de cession, prévoir location ou emprunt le jour J)

1 micro casque-serre tête type Sennheiser ME3-II

1 emetteur type Sennheiser SK 2020

1 pack emetteurs et casques 40 personnes

Besoin en personnel technique :

aucun

Qui?

Anne-Sophie Turion décline son appétence pour le vivant et le visuel sous forme d'interventions in-situ, de performances, de spectacles. Dans la boîte noire ou au grand air, elle s'attaque au réel pour l'orchestrer en fiction. S'emparant avec humour des artifices du théâtre ou du cinéma, elle fabrique des récits aux rouages apparents : images spectaculaires et scénarios se construisent à vue, laissant la vraie vie s'incruster de toutes parts.

Son travail a notamment été présenté au CDN d'Orléans, au TCI (Paris) dans le cadre du programme New Settings de la Fondation Hermès, au Centre Pompidou, à la Fondation Ricard (Paris), au Festival Actoral (Marseille), au Magasin CNAC (Grenoble), au Kunsthall Aarhus (Danemark), à la Ferme du Buisson (Noisiel), au Mamac (Nice), au 3bisf (Aix-en-Provence), à la Friche la Belle de mai (Marseille), à Centrale Fies (Italie).

Anne-Sophie travaille souvent à quatre mains : elle a conçu de nombreux projets en duo la performeuse Jeanne Moynot (Le poil de la bête et Ça reste entre nous en 2018, Belles plantes en 2019) et amorce actuellement une nouvelle création en collaboration avec le chorégraphe Eric Minh Cuong Castaing dans le cadre de leur résidence en binôme à la Villa Kujoyama (Kyoto).

Depuis 2018, elle est représentée par Actoral, Bureau d'accompagnement d'artistes (Marseille).



Anne-Sophie Turion

www.annesophieturion.com

turionannesophie@gmail.com

tél : +33 6 63 17 85 62

Actoral,

bureau d'accompagnement d'artistes

[www.actoral.org/bureau-](http://www.actoral.org/bureau-d'accompagnement)

[d'accompagnement](http://www.actoral.org/bureau-d'accompagnement)

Direction : Hubert COLAS

3 impasse Montevideo, 13006 MARSEILLE

Diffusion

Céline CREUX-THOMAS

c.creuxthomas@actoral.org

tél : +33 6 60 90 68 44

Extrait d'un article de Rebecca Larkin

11.2020

This is tomorrow, contemporary art magazine

La Barasse semble à priori être un drôle d'endroit pour une marche guidée car, au premier abord du moins, le quartier n'a rien de remarquable. Et pourtant, à mesure que nous parcourons les rues et le parc, ces lieux banals prennent vie à travers la voix d'Anne-Sophie Turion qui nous parvient au casque. Telle une voix off, elle nous immerge dans film qui semble se construire en direct sous nos yeux. Du pathos à la joie, nous plongeons dans le chuchotement mystérieux des vies des habitants du quartier que nous croisons sur notre chemin.

Chose étrange ; après avoir fait l'expérience d'un tel degré d'intimité, je me suis sentie bien trop intimidée pour parler avec ces habitants une fois la marche terminée. J'avais la sensation d'en savoir plus sur ces inconnus que sur les membres de ma propre famille.

Entrelaçant des histoires sociales et personnelles parfois chargées, les récits d'Anne-Sophie Turion accompagnent avec douceur les présences étonnamment spontanées de ces habitants.

À travers une subtile chorégraphie, ceux-ci sont mis en jeu dans leur activités quotidiennes, évoluant quelque part entre la fiction et l'impromptu de la vie de tous les jours.



Extrait du texte - version # 1, Marseille

(*Pierre au loin*) En jogging Addidas là-bas, c'est Pierre Olivieri. Pierre se fait l'aller-retour jusqu'au café deux fois par semaines. Ça fait 4000 pas aller / 4000 pas retour. Il s'est acheté un podomètre il y a deux mois. Au début il s'était mis à marcher pour son diabète, mais il a pris goût ; maintenant même s'il n'y avait plus ces histoires de trop-plein de sucre dans son sang il irait quand même faire ses 4000 pas aller / 4000 pas retours.

On croise Pierre, on se salue

Pierre marche toujours avec des crocs. Il a une épine calcanéenne et les crocs, ça lui a changé la vie ; avant ça, à chaque pas c'était comme si un clou s'enfonçait dans son talon.

Pierre habite la Barasse depuis 40 ans. C'est un jeune retraité, un jeune vieux, un vieux jeune, enfin il est ni jeune ni vieux, enfin en fait il a l'âge de ses artères, c'est tout. Depuis qu'il est retraité il est entraîneur de football pour des équipes de jeunes. Il a fait beaucoup de choses dans sa vie, ça a bifurqué pleins de fois sans préavis ; deux mariages, deux divorces, des enfants, il a été malade puis en pleine forme, il a été militant mais a finit par abandonner (les gens viennent à la politique pas par idéal, s'il y a rien à gratter ils s'en foutent), il a eu des dizaines de métiers différents... La seule chose qu'il n'a jamais lâché c'est le football. Et pourtant, il faut fermer les yeux bien fort pour continuer de l'aimer le foot ; parce-que là aussi c'est pourri par l'argent. Ça déforme tout l'argent.

La réalité des choses elle disparaît sous les paquets de fric.

Aujourd'hui Pierre vit seul, mais pas solitaire. Il aime les gens, il aime parler. C'est simple il voit un poteau, un buisson, un chien, il lui parle. Maintenant qu'il a du temps, il profite de la vie, il s'occupe de lui, il s'occupe de ses petits-enfants. Il s'est mis récemment au walking foot – c'est le foot en marchant, 3 matchs de 12 minutes – et ça lui fait redécouvrir le foot d'une nouvelle manière, les gestes, les stratégies, tout en version ralenti.

Et finalement de façon générale, Pierre trouve que les choses sont belles au ralenti.

Peut-être même plus belles.

Ça c'est la leçon du début de la fin de vie, ou de la fin du début de la vie.

On passe devant le tag "Lisez Soral"

Ici on retrouve un tag Soral, mais cette fois-ci la nouveauté ici c'est que c'est un conseil lecture. Alors... j'ai voulu répondre à cette invitation ; j'ai voulu lire Soral. Je le savais auteur et militant d'extrême droite, mais j'ai appris qu'en réalité qu'il possédait un tout un empire : sa propre structure, "Culture pour tous", mais aussi une maison d'édition, "Kontre Kulture", qui propose des livres, des dvds, des coffrets à prix cassés ("L'imposture du féminisme", "Histoire cachée de la France", "Autobiographie et politique de Hilter à Valerie Trieweler", "Les juifs et la vie économique", etc) mais aussi des produits dérivés (drapeaux français, figurines de "quenelle palestinienne", totbag "soral a raison", magnets Jeanne d'arc, etc). Il est aussi à la tête de la société "Instinct de Survie", qui vend du matériel survivaliste et organise des stages où pour la modique somme de 200 euros on peut se former au self-défense et au maniement d'armes à feu dans la forêt de Fontainebleau.

Bref, après ces explorations, je me décide enfin à faire l'acquisition de l'une de ces œuvres. Là, dans les rayons de chez Gibert j'hésite : "Sociologie du dragueur", "Comprendre l'empire", "Socrate à Saint-Tropez", "Misères du désir"... j'opte finalement pour ce livre-ci (*sortir le livre*) : "Abecedaire de la bêtise ambiante". Mais ! au moment où je m'apprêtais à me lancer dans cette lecture, voici qu'un nouveau tag est apparu juste ici, c'était donc il y a deux semaines : "wolf". "Wolf?"... Je n'ai pas pu m'empêcher de voir ça comme un signe ; je me suis demandé de quel nouveau conseil lecture il pouvait s'agir. J'ai d'abord pensé "wolf" : le loup, le grand-méchant loup, le chaperon rouge, la chèvre de Mr Seguin, croc blanc.... mais tout ça je l'avait déjà lu. Puis j'ai pensé "wolf", "wolf", Virginia Wolf. Alors je suis retournée chez Gibert et j'ai acheté celui-là : "Les vagues" (*sortir le livre et lire l'extrait jusqu'à l'arrivée de Roland*)

On croise Roland au niveau de la ruine 1, il se met en marche, il marche devant nous.

Roland Cayol connaît le vallon comme sa poche. La vue d'ici a beaucoup changé : quand il était petit il n'y avait d'arbres, c'était que de la terre rouge partout, on se croyait sur Mars. Son père lui interdisait d'aller jouer dans le vallon parce que c'était dangereux entre les allers-retours de camions, les fours à chaux qui chauffaient, les boues rouges là-haut ou tout les trucs acides qu'il fallait pas respirer, pas toucher, la poussière.

Ici il y avait trois maisons. Les deux premières – une, deux- c'était des ouvriers qui les habitaient. La troisième ici, c'était la femme aux gros yeux. Quand il passait là Roland évitait à tout prix de regarder vers là-haut de peur de l'apercevoir dans l'encadrure de la fenêtre. On lui avait dit que c'était une maladie bizarre qui finissait en -site : ça lui faisait des yeux énormes, pleins de sang, qui lui sortaient des orbites. Elle ne pouvait pas voir la journée car ça lui faisait trop mal, elle ne voyait bien que la nuit. Comme les hiboux, les chats, les vampires.

Roland lui est ce qu'on appelle un loup solitaire. Il a toujours été un loup solitaire. Pour lui être seul est salutaire, être en compagnie est toujours fastidieux. Depuis qu'il est à la retraite il marche trois fois par semaine. Parfois il se réveille il a l'impression d'avoir les jambes en bois. Il se force, il se lève, il va marcher. Et finalement la machine se remet en route. Il s'étonne de lui-même ; il sent encore beaucoup d'énergie en lui.

Roland est né ici, comme sa mère, son père et son grand-père. Aujourd'hui pourtant il se sent comme un étranger ici, avant il connaissait tout le monde, aujourd'hui tout le monde est mort. Il se sent comme un étranger dans le monde en général d'ailleurs. Il est nostalgique depuis les années 60. Il est inquiet pour le monde qui vient. Heureusement qu'il n'a pas d'enfants. Avant on se parlait, parce qu'on travaillait ensemble, parce qu'on se croisait dans les commerces, maintenant il y a cette merde de numérique.

Il faudrait que ça surchauffe tout ça et que ça finisse d'un coup par implorer, tous ces réseaux, ces appareils, tous les téléphones, toute cette merde.

Plus jeune, Roland avait des prémonitions. Il s'en est rendu compte le jour où on est venu lui annoncer la mort de son oncle. La veille, il avait vu en rêve toute la situation, dans ses moindres détails : le décor, les vêtements du contre-maître qui était venu lui faire l'annonce, la façon dont était mort l'oncle. Ça fait quelques années qu'il n'a pas eu de prémonitions mais en ce moment il fait un rêve récurrent.

Dans le ciel le soleil grossit, il se rapproche, très vite, il grossit de plus en plus, se rapproche encore, devient énorme, la terre se met à craqueler, les murs à s'effriter et tout commence à chauffer, de la fumée s'échappe du sol, puis des étincelles partout, qui se transforment en flammes, des flammes qui rentrent dans les maisons, qui attaquent les arbres, les vêtements des passants, les journaux des kiosques à journaux, les poils des chiens.

Roland bifurque sur le sentier à droite et disparaît.

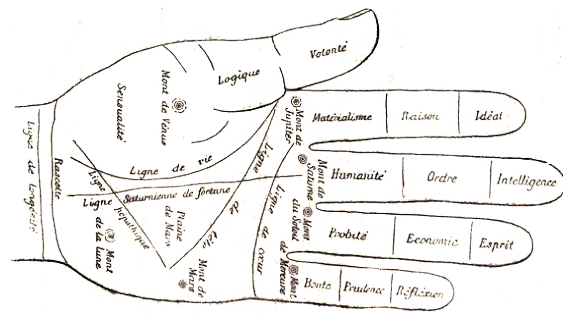
Parfois Roland s'ennuie quand il est avec des gens. Enfin c'est pas exactement de l'ennui mais il se sent pas dans la conversation, il décroche. Quand il va voir ses amis qui habitent à Saint-Loup, en général dès que le dessert est passé il dit qu'il est fatigué. Ensuite il prend sa voiture, il traverse la zone commerciale, Décathlon, Ikéa, le Fitness park, et quand il arrive vers ici les collines apparaissent toujours encore plus noires après tous ces éclairages de la zone commerciale. Comme quand on pénètre dans un tunnel en plein jour. En retrouvant le noir Roland se sent enfin un peu mieux.

 Pour finir

Grandeur Nature s'inscrit dans la lignée de plusieurs créations in-situ dont voici un aperçu :

Rue Saint-Adolphe - intervention in-situ, 2016
Symposium d'art contemporain, Baie-St-Paul,
Québec

20 août, 20h : le programme de la radio locale s'interrompt pour permettre la diffusion d'un montage musical que j'ai réalisé à partir de musique de blockbuster romantiques américains. Rue Saint-Adolphe, tous les habitants ont branché leur radio sur la même fréquence : diffusée simultanément dans toutes les maisons, la musique se faufile par les fenêtres et teinte le paysage de la rue d'une étrangeté hollywoodienne : la rue devient un décor de film.



Happy end - nouvelle, sortie prévu en oct 2020
Edition Immixtion books

Où commence le voyage ? Quand l'avion décolle, lorsqu'il atterrit, ou dès le moment où l'on commence à l'imaginer ? *Happy end* est un récit d'anticipation dans lequel j'imagine avec le plus de détails possibles mon séjour à Aarhus, au Danemark. Le récit est exclusivement écrit à partir des sources à ma disposition en amont du voyage : Google earth, études statistiques, sites touristiques, blogs de voyageurs, plannings, réservations Airbnb, etc. L'histoire se tisse à partir de ces sources, les extrapole et les juxtapose à mes préoccupations intimes, mes attentes, mes fantasmes.



Etant donné une façade - marche-performance,
2018 - Le Magasin CNAC Grenoble, Printemps
de l'Art Contemporain Marseille, etc

Par le biais de leur interphone, les habitants d'un quartier décrivent leur intérieur. Le son de l'interphone est amplifié : les récits sont ainsi diffusés directement au public qui se tient au pied des immeubles. Grâce à ces conteurs invisibles et aux bribes d'intimité qu'ils laissent affleurer, les spectateurs peuvent "voir" à travers les façades. Le temps du parcours, l'espace public et l'espace privé se rejoignent. Les récits s'enchevêtrent pour dessiner une série de portraits; portraits de lieux de vie, portraits d'habitants, mais aussi, en filigrane, portrait d'un quartier.



A free replay - performance , 2015
Arboretum de l'Abbaye de Panonhalma, Hongrie

Equipées de micros HF, sept personnes cheminent au loin dans la forêt, se remémorant à voix basse les pensées qui les ont traversées lors de leurs précédentes promenades dans l'Arboretum. Un moine, un jardinier, un danseur... Les voix et les récits se croisent faisant résonner ensemble la mémoire du lieu.

